Réveil du Cinéma

MM. Defives et Quennepoix, rue de Paris, 138, Lille

Présentent cette semaine au FAMILIA de Lille

FERNANDEL et MONA GOYA, dans

Ernest-le-Rebelle

L'irrésistible FERNANDEL, héros du film.

Il s'agit d'une fantaisie complète, aussi bien en ce qui concerne les personnages que les pays et les sites ou se déroule l'action et cette fantaisie ne manque pas de piquant.

Ernest (Fernandel) est accordéoniste parmi l'orchestre d'un paquebot. Le pauvre est sujet au mal de mer. C'est peut-être ce qui explique la fixite du regard de ce délicat jeune homme lorsqu'il joue sa partie. Ce regard frappe et intéresse une jeune passagère dont le mari est fort jaloux, et ceci est la cause de quelques mésaventures pour notre accordéoniste.

Enfin on arrive à une escale. Ernest quitte momentanément le paquebot et fait la connaissance d'une séduisante indigène qui le conduit chez elle., pour mieux le dépouiller et disparaître en suite.

Et voilà notre homme sans argent, sans instrument — son accordéon est tombé en mer — et aussi sans paquebot, car celui-ci est reparti sans lui. Comment sortir de ce pays inconnu ?

Désespoir d'Ernest !

Mais survient une sorte de pirate qui, pour avoir la haute main sur lui, le mêle à une louche affaire, après quoi, sous prétexte de lui porter aide, il le prend à bord de son bateau... qui est celui d'un marchand d'hommes ».

Cela explique comment, par la suite, Ernest et soixante autres malheureux sont débarqués et mis à la disposition d'un directeur de plantation qui pale, à coups de trique, les pauvres bougres obligés de travailler pour lui.

Or, ce directeur est précisément le monsieur jaloux du paquebot !

Cet Othello croit, dur comme fer qu'Ernest s'est introduit dans sa plantation pour rejoindre sa femme. Il rugit et fait bâtonner l'accordéoniste qui, à partir de ce moment, en voit de toutes les couleurs !

Mais, soyez tranquille, à la fin, Ernest se révoltera, deviendra le maître de la situation et prendra la fuite, peut-être un peu malgré lui, avec la femme de son ridicule tortionnaire.

Et Ernest, le joyeux Fernandel, est à mourir de rire. Il est fort bien entouré et le film, admirablement conduit et mis en scène, plaira certainement à tous les publics.

Les nouvelles vedettes de l'écran français

Baby KNUDSEN

PETITES NOUVELLES

Jean de Limur va réaliser en Italie un film tiré d'une œuvre de Jean Aicard : **Le Père Lebonnard.**

⁂

Un scénario a été écrit, d'après les deux romans de Marguerite Audoux : « **Marie-Claire** » et « **L'Atelier de Marie-Claire** », par M. Georges Reyer, prix de la Renaissance 1937.

⁂

Marcel Carné, réalisera « **La Rue des Vertus** », d'après un scénario de Jacques Prévet. Jean Gabin sera la protagoniste de ce film.

⁂

Un film sera prochainement tourné à Paris, d'après un scénario de Léo Lania « **Elisabeth d'Autriche** ».

Le grand acteur Bassermann aurait accepté le rôle de l'empereur François-Joseph.

Elisabeth d'Autriche sera incarnée par Nora Grégor (princesse Stahremberg). Les dialogues seront d'Alexandre Arnoux.

⁂

Viviane Romance et Georges Flamant, tourneront « **La Tradition de Minuit** », de Pierre Mac Orlan ; Viviane Romance interprètera également « **Madame Sans-Gêne** ».

⁂

On commencera bientôt la réalisation de « **Fascicule 3** », œuvre de Henri Storge, dont Georges Vally vient de terminer l'adaptation.

⁂

René Hervouin, compte entreprendre un grand film historique de propagande coloniale française. Il aura pour titre « **Galliéni-Lyautey** », bâtisseurs d'empires.

⁂

Georges Lacombe, tournera prochainement un film d'après un scénario qu'est en train d'achever Henri Jeanson. L'action aura pour cadre une école communale.

⁂

Léon de Magny, mettra prochainement en scène « **Le Déserteur** ».

Jean Pierre Aumont, sera la vedette de ce film

CHAMBRE SYNDICALE DES DIRECTEURS DE SALLES DE SPECTACLES DE LILLE ET DE SA BANLIEUE

La Chambre Syndicale des Directeurs de Salles de Spectacles de Lille et de sa Banlieue, offrait à ses adhérents et invités un banquet qui eut lieu mardi soir, à 20 heures, dans les Salons du Carlton, de Lille.

Vingt-cinq convives prirent part à ces agapes qui se déroulèrent dans une atmosphère extrêmement cordiale.

Parmi les convives: MM. Saint Venant, député-maire de Lille ; Oscar Hermez, président de la Chambre Syndicale ; Maurice Planque, secrétaire général de la Mairie de Lille ; Me Arnoux, conseiller juridique du groupement ; MM. Bruitte, Fevaubois, directeurs de maisons de locations de films ; Vasseur, ingénieur ; la plupart des directeurs des salles de cinéma de la ville et des environs, etc.

Après le repas, excellement servi, M. Hermez prit la parole pour remercier avec son amabilité coutumière les personnes présentes, et en particulier le Maire de Lille des services rendus à la cause du cinéma.

Dans des allocutions pleines d'humour, M. Feyaubois et Me Arnoux, dirent tout le bien qu'ils pensaient de la Chambre Syndicale, de son Président et de ses affiliés. M. Morand, au nom de ses confrères, exprima les remerciements de ceux-ci. Il dit combien la presse lilloise s'intéresse aux constants progrès du Septième Art et à tout ce qui le touche.

M. Saint Venant, clôtura la série des discours en exposant toute la sollicitude qu'il porte aux salles de spectacles de la ville et à ceux qui en assurent les destinées.

Cette charmante réunion prit fin vers minuit.

Présentations corporatives

RETOUR A L'AUBE

Réalisation de Henry Decoin, d'après une nouvelle de Vicky Baum ; scenario de Pierre Wolff et Henry Decoin, interprété par Danielle Darrieux, Thérèse Dorny, Genia Vayry, Pierre Dux, Jacques Dumesnil, Raymond Cordy, Samson Fainsilber, Delaitre, Numès fils, Florencie, Pérès, Robert Ozanne, Honley, Pierre de Ramey, Leonce Corne et Pierre Mingand. Production Bercholz, présentée au « Rexy » de Lille, par Bruitte et Delemar.

On attend toujours avec beaucoup d'intérêt les films où Danielle Darrieux paraît en vedette. Nous avons eu **Katia.** Voici **Retour à l'Aube** et ce, depuis son retour d'Hollywood. Deux films en moins de quatre mois, c'est plus qu'honorable, et c'est bien le moins qu'on en puisse dire.

La nouvelle de Vicky Baum était particulièrement apte à être tradulte en images. Pierre Wolff et Henry Decoin en ont tiré le maximum. Car, si le sujet était en or, ne nous leurrons pas sur la difficulté qu'il y avait à en tirer un film spectaculaire de plus de trois mille mètres. Les adaptateurs s'en sont tirés parfaitement.

Mais ce qui plait dans ce film — etant donné la ténuité du sujet, ou plus exactement, son style volontairement dépouillé, réduit à l'extrême — c'est le rythme. Il est rapide, concret, volontaire et par dessus tout, humain.

Decoin a prouvé qu'il aimait passionnément son métier et qu'il comprenait parfaitement la mission qu'il portait en lui. **Retour à l'Aube,** si on le situe sur ce seul plan, est une œuvre de grande classe et qui prouve surabondamment une technique très poussée.

Je ne crois pas que cette maîtrise soit due à un séjour relativement prolongé à Hollywood. Pour moi, Decoin a eu à sa disposition un sujet qu'il « réalisait » particulièrement bien, et il en a tiré la quintessence. Hollywood et ses studios n'ont rien à voir là-dedans.

Danielle Darrieux, on ne s'en rend peut-être pas non plus siffisamment compte, avait à supporter sur ses frêles epaules, tout le poids d'un rôle écrasant ; complexe dans le détail, délicat dans son unité, difficile à tenir et à tous les points de vue. La bouffonnerie et le drame se mêlent, il lui fallait passer du rire aux larmes et cela dans l'espace de quelques instants, car l'action possède en elle une solution de continuité qui aurait pu être redoutable. Elle a triomphé de toutes les difficultés avec une sérénite désarmante, que son talent seul explique. Je connais peu de comédienne susceptible comme elle d'être aussi excellente dans la comédie pure que dans le drame. Et Dieu sait si ce film comportait les deux extrêmes. Il n'est que de juxtaposer brutalement, par exemple, les scènes de la boite de nuit à celles du commissariat pour s'en faire une idée.

Je crois que **Retour à l'Aube,** s'il n'est pas son film le plus spectaculaire est bien, par contre, celui où elle a donné intégralement toute la mesure de sa puissance. Quand on a vu cela, on peut tout attendre de cette artiste.

Pierre Dux est excellent dans le rôle de chef de gare et Pierre Mingand d'une fantaisie éblouissante dans celui d'Osten. Jacques Dumesnil vit à la perfection le personnage trouble d'un voleur international. Mais tous sont excellents et mériteraient d'être cités.

ROBIN DES BOIS

Film en couleurs naturelles de Warner Bros. Mise en scène de Michaël Curtiz et William Keighley ; musique de Erich Wolfgang Korngold. Interprètes principaux : Errol Flynn, Olivia de Haviland, Basil Rathbone, Claude Rains, Patric Knombes, Eugène Pallette, Alan Hale, Melville Cooper, Jan Hunter, Una O'Connor. Film présenté à l' « Omnia » de Lille, par la firme productrice.

Peut-être un peu moins remuant, un peu moins farceur aussi que ne l'était en son temps Douglas Fairbanks (père), doué cependant pour l'escrime, la lutte, l'acrobatie en général, enfin étonnamment agile, Errol Flynn était fait pour incarner le vaillant chevalier philosophe qui devint bandit pour hâter la fin de l'oppression de Jean-sans-Terre.

Est-il besoin de rappeler que l'action de ce récit légendaire est située dans l'Angleterre du XIIme siècle. Le héros saxon, groupant ses partisans dans la forêt de Sherwood, lutte contre les Normands fidèles au prince Jean, tandis que le roi Richard Cœur de Lion, revenant des Croisades, est retenu prisonnier en Allemagne.

L'empereur Henri VI ne consent à le libérer que moyennant une formidable rançon. Pour la payer rapidement et permettre au souverain de recouvrer ses Etats, Robin et ses intrépides hors-la-loi saxons rançonnent à leur tour des personnes de marque et, parmi celles-ci, sir Guy de Guisbourg et la belle demoiselle Marianne qui, en outre, laissera ravir son cœur et épousera Robin quand le vaillant Richard, délivré, aura vaincu les Normands.

Les auteurs du scénario n'ont pas cherché à renouveler le style de ce genre d'aventures. Mais ils en ont tiré un spectacle opulent, plein de vie, de mouvement et de séduction plastique.

S'il est un sujet qui se prêtait aux jeux de la couleur, c'est bien cette évocation légendaire d'une époque dont les personnages paraissent évadés de la tapisserie de la reine Mathilde. MM. Keighley et Curtiz, cometteurs en scene, se sont transformés en imagiers ; ils ont empruntè aux enlumineurs du Moyen-Age leur palette chatoyante. Les tableaux brillamment animés qu'ils ont réalisés sont un plaisir pour les yeux ; les exterieurs ont été traités avec un goût, un souci de l'harmonie chromatique qui démontrent que le cinema en couleurs a des formes d'art et sa poesie propres.

Contre le vert profond de la forêt et les sombres murailles du château, les livrées rouges des hors-la-loi « chantent » gaiment ; et ces gaillards qui savent se battre avec ardeur sautent d'arbre en arbre comme les « Tarzans » du Nord ; et quel beau sport que le tir à l'arc ! On souhaite que les exploits de Robin redonnent le goût de l'arc a la jeunesse.

Autour du bondissant Errol Flynn, Ian Hunter (Richard), Claude Rains (prince Jean d'une urbanité un peu maniérée), Patrick Knowles, Eugène Pallette, Alan Hale, semblent un peu étouffer sous le costume médiéval. Basil Rathbone, méchant seigneur normand aux regards lourds de menace, se bat fort bien à l'épée. La charmante Olivia de Havilland semblerait peut-être dépaysee dans son rôle de Marianne si l'on n'avait assorti le ton de son idylle à sa belle robe de satin.

On tourne

« *TROIS ARTILLEURS A L'OPERA* ». — André Chopin poursuit la réalisation des « *Trois Artilleurs à l'Opéra* », comédie militaire. Ce vaudeville est interprete par une pléiade de comiques, tels que : Pierre Larquey, Azaïs, Roland Toutain, Marguerite Templey, Palau, Baron fils, Irène de Prébert (du Casino de Paris), Denise Grey (de la Michodière), Bever, Carpentier, Dinan, etc.

« *L'ESCLAVE BLANCHE* ». — Sous la supervision de G. W. Pabst, Marc Sorkin poursuit aux Studios Pathé, de Joinville, la realisation de « *L'Esclave blanche* ». Nous rappelons que la distribution de cette production reunit : Viviane Romance, John Lodge, Dalio, Saturnin Fabre, Lupovici, Sylvie, etc.

Paris-Cinéma-Location, 56, rue Faidherbe, Lille

Présente cette semaine au CAPITOLE de Lille

Viviane ROMANCE, Renée SAINT-CYR

Georges FLAMANT, dans

Prisons de femmes

Viviane ROMANCE et Georges FLAMANT, dans une scène du film.

On a demandé à Francis Carco, auteur du roman « Prisons de Femmes », d'où on a tiré le film, pourquoi il avait joué dans celui-ci. Voici sa réponse :

« J'ai longtemps refusé d'interpréter moi-même mon film. Ce n'est pas mon métier. Et pourtant, il n'était point douteux qu'en acceptant d'incarner dans « Prisons de Femmes » mon propre personnage, j'apporterais, je communiquerais à cette œuvra un caractère plus net, plus vif, un accent plus formel de crédibilité. Je me suis donc rendu à cette raison. Je me suis dit qu'il s'agissait de défendre, par ma présence, une grande et noble idée.

On m'a permis de visiter les prisons et j'ai pu me convaincre, en témoin impartial mais humain, que ceux et celles qui s'y trouvent, méritent, leur peine accomplie, qu'on ne leur reproche plus. Oublions le film. Pensons à la vie.

C'est pour ceux d'entre nous qui n'en soupçonnent pas, hélas ! toutes les détresses que j'ai abandonné mes livres et tenté de servir de mon mieux, à l'écran, la vérité.

Notons que, outre le cadre passionnant et inconnu de prisons de femmes, l'action se déroule dans les milieux bien différents et entre autres dans celui si étonnant, si pittoresque des « beuglants » parisiens où Francis Carco a souvent choisi ou trouvé les héros de ses romans et de ses reportages.

Si le film relate l'histoire de deux femmes qui se sont rencontrées en prison et se retrouvent plus tard dans des conditions telles que le drame est inévitable, il n'en demeure pas moins que l'action est jusqu'à son dénouement conduite par le personnage important du romancier qui n'est autre que Francis Carco.

Eclair-Journal, 7, rue de l'Hôpital-Militaire, Lille

Présente cette semaine au CAMÉO de Lille

Charles VANEL, Jules BERRY, Suzy PRIM, dans

CARREFOUR

Charles VANEL et Suzy PRIM, dans une scène du film.

Sul-je Roger de Vetheuil ou suis-je Jean Pelletier ? se demande Charles Vanel dans « Carrefour ». Et nous ne sommes pas moins curieux que lui d'élucider ce grave problème. Le héros de cette histoire imaginée par M. Kafka est, en effet, un amnésique ; il a perdu la mémoire en 1916, sur un champ de bataille. Après la guerre, les journaux ont publié sa photo et la famille de Vetheuil l'a reconnu pour l'un des siens. Mais voici que, dix ans plus tard, d'inquiétants personnages surgissent de l'ombre et tentent de faire chanter l'amnésique : Roger de Vetheuil ne serait, à les croire, qu'un certain Jean Pelletier, qu'ils prétendent avoir fort bien connu. On comprend l'exaspération de l'ancien combattant et son anxiété, lorsque le doute commence d'effleurer son esprit. D'autant que Roger de Vetheuil est un monsieur très bien, un riche industriel marié à une femme charmante et père d'un gentil garçonnet, tandis que Jean Pelletier, aventurier recherché par la police, est un individu assez méprisable, en dépit de l'amour que Michèle, une tenancière de boîte de nuit, ne cesse de lui vouer.

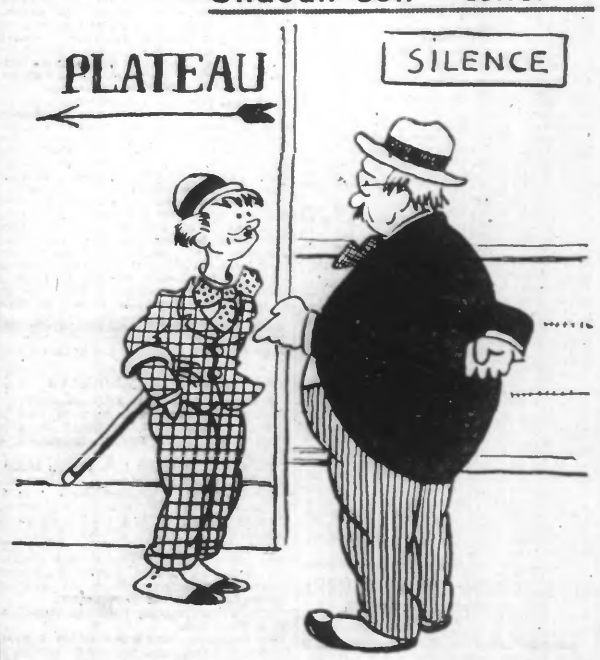
Dialogué par André-Paul Antoine, mis en scène par Kurt Bernhardt, dont les images ne manquent ni d'atmosphère ni de mouvement, « Carrefour » a trouvé en Charles Vanel un interprète qui sait donner une figure humaine et parfois douloureuse à son personnage. Jules Berry joue avec sa naturelle désinvolture le rôle d'un maître-chanteur. Suzy Prim celui d'une demi-mondaine pleine de rédemption et Tania Fedor n'a rien perdu de son charme féminin et distingué.

On va tourner

« *CAVALCADE D'AMOUR* ». — Nous avons annoncé dernièrement que Raymond Bernard entreprendrait dans les premiers jours de 1939, la réalisation de « *Cavalcade d'Amour* » avec Simone Simon comme vedette féminine. M. Bernard Natan vient également d'engager Michel Simon pour interpréter le principal rôle masculin de ce film, tiré d'un scénario de Jean Anouilh et Jean Aurenche.

« *MONSIEUR SOURIRE* ». — On annonce, pour le printemps prochain, la réalisation d'un film d'après un scénario original de Jean Solar et Louis Poterat, scénario qui a pour titre « *Monsieur Sourire* ».

Chacun son "texte" !



— C'est extraordinaire ! Quand on vous voit sur l'écran vous êtes si triste... et dans la vie si drôle ?
— La raison en est très simple, dans la vie... le texte est de moi !...

34

Il avait le regard fixe. On devinait que par moments, s'évadant du récit de l'officier de ce récit qui l'intéressait pourtant il suivait une idée qui s'imposait à son esprit.

Puis, quand il eut achevé :

— A toi, Claude, à présent.

L'ingénieur, très pâle déclara :

— Jacques, c'est avec une franchise entière, une bonne foi absolue que je vais te mettre au courant des événements qui se sont produits.

— De ta franchise et de ta bonne foi ai-je jamais douté pour que tu éprouves le besoin de me les rappeler ainsi à cette heure ?

— Pardonne-moi. Je ne veux pas qu'il y ait entre nous d'arrière-pensée ou d'équivoque.

— Il ne peut y en avoir.

— Je dois d'abord te dire que j'ai cru sincèrement à ta mort.

— Comment en aurais-tu doute ?

— Lors du retour offensif de nos troupes, en ne te retrouvant pas à la place où tu jugeant perdu, nous avions dû te laisser un moment plus tôt.

— Tu ne devais penser qu'une chose c'est que les pirates avaient emporté mon corps

— Oui, tes camarades l'ont déclaré ; tous, sans exception, nous l'avons cru

« Et devant cette constatation j'ai jugé qu'il était de mon devoir de partir aussitôt pour accomplir le vœu que tu m'avais fait jurer de réaliser.

« Je me suis embarqué... Je suis arrivé en France. J'ai vu Gilberte... et je me suis acquitté auprès d'elle de la mission que tu m'avais confiée.

Il parlait maintenant d'une voix assourdie qu'on devinait fiévreuse et émue pourtant.

— Elle a compris, n'est-ce pas, demandait Jacques doucement, qu'elle devait se rendre à ce désir exprimé par moi ?

— Elle l'a compris.

— Et le mariage eut lieu ?

— Oui... un mois plus tard.

— Sans que personne eût rien deviné ?

Jacques poussa un soupir.

— Tu ne peux savoir, Claude, combien j'ai de satisfaction de ce que tu me déclares là. J'avais si peur que l'honneur de cette pauvre, de cette chère enfant n'eût été atteint.

— Rassure-toi, il est resté à l'abri de tout soupçon

— Monsieur Valinières lui-même ?...

— N'a jamais rien su... n'a jamais eu le moindre doute. Mais je ne t'ai pas encore dit... à propos de lui : le malheureux...

— Eh bien ?

— Il est mort.

Jacques s'inclina.

— C'était un homme juste et bon... Mais comment ce douloureux événement est-il arrivé ?

— Brusquement, en notre absence ; monsieur Valinières souffrait depuis quelque temps de troubles cardiaques. Une ambolie a dû se produire... Ça été la fin foudroyante.

Durant quelques secondes, le silence pesa.

Claude reprit... et sa voix trembla davantage.

— Je n'ai pas besoin de te dire que lorsque je fis part à Gilberte du vœu exprimé par toi, je lui déclarai que notre mariage ne serait qu'une alliance de pure forme, une union contractée pour le monde et que, d'un commun accord, nous romprions par le divorce le jour où l'honneur de mademoiselle Valinières et l'avenir de l'enfant n'auraient plus rien à craindre

L'officier d'abord avait regardé son ami avec un étonnement profond.

Mais quand Claude eût prononcé ce mot d'enfant, l'étonnement sur son visage fit place à une soudaine, à une profonde émotion

— L'enfant... tu ne m'en a pas encore parlé ! interrompit-il

...Et son émotion s'accroissant :

— Il vit, n'est-ce pas ?

— Certes... c'est une fillette adorable

— Chère... chère petite créature, murmura l'officier dont les lèvres tremblaient.

Puis, se reprenant :

— Alors, Claude ?

— Alors, poursuivit l'ingénieur, jeunes époux dans les conditions que je viens de te faire part, nous prétextâmes le désir de faire un long voyage de noces et nous partîmes le jour même de la cérémonie. Nous gagnâmes l'Italie, puis la Grèce et l'Asie-Mineure. Nous nous installâmes près de Saint-Jean-d'Acre et c'est là, Jacques, que ta petite fille vint au monde.

« Quand les délais qui étaient nécessaires pour détourner les soupçons furent écoulés, nous rentrâmes en France décidés, Gilberte et moi, à nous quitter aussitôt, en légitimant, bien entendu, par des prétextes plausibles, la rupture de ce mariage... de ce mariage blanc que nous avons contracté un an plus tôt.

— Et ? demanda Jacques, non plus simplement étonné, mais stupéfait à présent et sur le visage de qui, durant une seconde, se refletait une espérance soudaine... une espérance folle.

Le regard de l'ingénieur cessa de se fixer sur l'officier.

— Et c'est à ce moment que la nouvelle de la mort de monsieur Valinières nous parvint.

« Gilberte en éprouva une profonde douleur

« Les projets qu'elle avait formés de vivre avec sa fillette auprès de son père s'écroulaient brusquement

« Ella et son enfant allaient être seuls désormais... sans aides, sans protecteurs sans soutiens dans la vie.

« Gilberte eut peur.

« La disparition de monsieur Valinières nous permettant de vivre à la villa Mimosette comme nous avions vécu jusqu'alors, à l'écart l'un de l'autre, j'offris à Gilberte de demeurer quelque temps encore auprès d'elle

« Elle accepta, ayant confiance en moi.

Claude pendant un instant, cessa de parler... Les derniers mots étaient sortis avec difficulté de sa gorge sèche

Jacques l'examinait, et cet éclair d'espoir qui, tout à l'heure, avait illuminé ses yeux, s'éteignait à présent.

Son visage reprenait l'air de résignation triste qu'il avait manifesté tout d'abord.

Et il exprimait ni rancune, ni colère pendant que Claude déclarait :

— J'ai promis, tout à l'heure, de parler loyalement, sans arrière-pensée.

« Cette promesse, je veux la tenir.

« Pour cela, il me faut formuler des accusations contre moi-même, et je n'hésiterai pas à le faire

« Avouer que cette confiance mise en moi par Gilberte, je ne la méritais pas ou pour être plus exact je ne la méritais plus.

« De vivre à côté d'elle... si jolie... si séduisante, des tentations coupables m'étaient venues.

« Je m'aperçus que je n'étais qu'un homme vulgaire, sujet aux faiblesses, aux défaillances, aux pires lâchetés.

« Je n'eus pas la force de vaincre en moi ces mauvais désirs

« J'abusai de cette confiance que Gilberte ne cessait de me témoigner.

« J'endormis sa peine par des mensonges, et je dis d'elle... il y a quelques mois de cela... ce qu'elle n'avait pas été jusqu'alors Ma femme.

« Voilà, Jacques, ce que je devais te dire.

« Mais il faut bien que tu saches que moi seul j'ai été coupable.

« Que c'est à moi seul qu'il faut en vouloir et que je dois supporter toutes les responsabilités de ma lâcheté.

Il se tut.

Et comme Jacques ne prononçait pas un mot, il tourna les yeux vers lui.

Il s'attendait à le voir tout frémissant d'indignation et de colère.

Le lieutenant avait un visage un peu contracté, mais aucun ressentiment ne se lisait sur ses traits.

Et Claude qui, dans son amour généreux et magnanime, venait de s'immoler une fois de plus pour innocenter... pour sauvegarder du soupçon et de l'outrage celle qu'il aimait plus que lui-même, plus que sa propre réputation et son propre honneur, Claude demeurait stupéfait de ce calme montré par le lieutenant.

— Me suis-je mal exprimé et ne m'as-tu pas compris ? demanda-t-il.

— Si... j'ai compris Claude, j'ai compris que dans un esprit d'abnégation sublime tu voulais me faire croire à des choses qui ne sont pas exactes.

— Pas exactes... Dois-je faire le serment que...

— Ne te parjures pas... Tu es incapable de commettre une vilenie ou une lâcheté. Voilà ce que je sais... et c'est une conviction que rien en moi ne détruira.

— Et pourtant les protestations de tendresse que j'ai dû faire à Gilberte... pour triompher de ses résistances.

— Oserais-tu donc jurer qu'elles étaient mensongères... qu'elles étaient fausses ?

— Jacques, que supposes-tu ?

(A suivre)